

LE LIVRE DES HEURES

ANNE DELAFLOTTE MEHDEVI

—

LE LIVRE DES HEURES

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022
ISBN : 978-2-283-03584-9

*À Delphine,
que l'on continue longtemps de nous confondre.*

*Un grand merci à Véronique et Laurent,
à Henri, pour leurs relectures et soutien.*

Ce roman a été partiellement écrit dans le cadre
d'une résidence à la villa Marguerite-Yourcenar.

Que veux-tu de plus ?

« Marguerite, sois raisonnable, vois les bons auspices qui accueillent ta jeune vie. Le royaume de France est réparé, le commerce reprend, Paris est en paix. On sort dans la rue chaussé de bon cuir, vêtu de bonnes couleurs. Que veux-tu de plus ?

– Peindre. Pourtrayer et figurer moultes hys-toyres, répond l'enfant à son grand-père.

– Fichue fille, que n'es-tu née garçon. Va filer la laine ou ourler les draps au coin du feu avec ta mère ! »

Marguerite vit à Paris sur le pont Notre-Dame, elle y est née, en 1468. Sur cet axe primordial du *cardo maximus*, un pont existait déjà au temps de Lutèce. Au temps de Marguerite, il est en bois, bordé de maisons qui s'élèvent haut en étages. Leur harmonie, la richesse des boutiques qui s'y succèdent émerveillent les chroniqueurs et les

voyageurs de l'époque. On n'est pas n'importe qui quand on vit sur ce pont. On est des gens du livre, des libraires, des enlumineurs, parmi les plus en vue de la profession.

Au fronton d'une des premières maisons côté amont, près de la rive droite, l'enseigne, une étoile d'or sur fond bleu, bat au vent plus haut que les autres. C'est là que vit Marguerite. Fière, elle l'est, pas tant de vivre sur ce pont que de l'éclat de la renommée de l'atelier d'enluminure familial qui brille jusqu'en Flandres, et même aussi loin que Florence où le grand-père de la jeune fille a séjourné au temps de sa jeunesse.

Au-rez-de-chaussée, l'atelier s'ouvre sur un large espace traversant divisé par un comptoir hérissé de pupitres. Côté pont, on reçoit les clients, c'est la boutique proprement dite. Côté Seine, peintres et copistes s'appliquent à leurs lutrins.

À l'étage se trouve la grande salle commune où la famille se tient d'habitude. C'est là que sont également reçus les clients prestigieux.

L'étage au-dessus est consacré aux broyeurs, on y prépare les pigments, les liants, les laques et les couleurs.

Sous les combles, aménagés côté Seine de lucarnes, la famille dort.

Les combles sont aveugles côté pont.

De son lit, le fleuve est donc l'unique vis-à-vis de Marguerite. Selon la couleur du ciel, selon le vent, le temps, il est gros, calme, jaune, vert, gris, noir, toujours changeant, autant qu'inévitable. Alors quand Marguerite marche sur le pont Notre-Dame entre les deux rangées de maisons qui se touchent, se serrent et se tiennent, elle cherche dans le tableau de la rue, c'est un jeu, trouble, un signe de la permanence du fleuve-roi qui roule sous ses pieds. Elle guette la silhouette d'un pêcheur, le moment où elle surprendra un point de vue sur la Seine saisi au hasard d'une porte, d'une fenêtre ouvertes en enfilade. Car du pont, invisibles les barges amarrées aux piliers où tournent les roues des moulins, étouffé le chahut qui anime les flots juste en dessous. À croire que ces deux mondes n'ont rien à voir l'un avec l'autre, à croire que le pont a même été précisément conçu pour cela, faire comme si le fleuve n'existait pas.

La toute petite enfance de Marguerite est marquée par cette chanson, qu'on lui serine souvent, « que n'es-tu née garçon », et une manie, celle de fausser compagnie à sa mère, qui n'a d'yeux que pour Jacquot, le jumeau de Marguerite, assis au coin du feu comme une pierre. Au coin du feu, où il n'y a pas moyen que sa sœur reste tranquille.

Le petit garçon ne parle pas. C'est le mal de Saint-Jean, ces crises répétées qui en sont la cause. Marguerite ne se rappelle pas la première fois, la première crise. Pourtant elle devait être là, puisqu'ils dorment dans le même lit, qu'ils passent leurs journées ensemble.

Parfois elle la sent venir cette crise, elle a le temps d'isoler son frère. Elle prend soin de lui pendant qu'il est tout raide et écumant, le garde dans ses bras jusqu'à ce qu'il revienne à lui.

Quand elle voit dans ses yeux qu'il la reconnaît, c'est qu'il est revenu. Rassurée sur le compte de Jacquot, autant qu'elle peut l'être, elle dépose à ses pieds près de la cheminée où il se tient, une cuvette d'étain, y verse de l'eau, lui apporte son jeu de pots de terre à bec dont le plus petit n'est pas plus grand qu'un dé. C'est son plaisir. Il passe des heures, bonnes, à remplir, vider, transvaser l'eau de haut, en filets serrés et vifs comme une corde. Pas une éclaboussure. Il est content, alors Marguerite guette le moment où sa mère a le dos tourné et s'éclipse...

La mère ne perd pas son temps à chercher la petite fille dans la rue ou à se pencher à la fenêtre pour voir si elle n'est pas tombée dans le fleuve. Elle sait trop bien où elle la trouvera. Elle a encore dû se faufiler dans l'atelier où besognent les broyeurs. Comme la mouche va au miel, irrésistiblement Marguerite est attirée vers cette pièce où sont pulvérisées les pierres à grand bruit et *moult* *grissements*, où les grosses mains des hommes savent aussi être légères, délicates quand il faut piler le safran.

Il y a des enfants qui tout petits ont le goût du mouvement, d'autres du chant, elle est née avec le désir de représenter le monde. Depuis aussi loin qu'elle se souvient, ce désir hante ses

mains comme la couleur ses yeux. Or c'est ici, dans cette salle, que tout commence.

Ce goût qu'elle a très tôt, de vouloir prendre modèle sur les hommes de la maison, notamment le père et l'aïeul, est incompatible avec la volonté de sa mère de la garder au logis à filer, ou à d'autres tâches comme font les petites femmes.

Mais pourquoi sa mère la veut-elle près d'elle, quand rien que poser ses yeux sur l'enfant l'exaspère ? Marguerite est là à filer la laine sagement, promptement, comme elle le lui a commandé, et voilà qu'elle se plaint de ce qu'elle grandit plus vite que Jacquot. Mais qu'est-ce que Marguerite peut bien y faire ?

La mère dit que les filles grandissent plus vite que les garçons, c'est bien connu, qu'elles poussent comme les mauvaises herbes. Dont acte, Marguerite monte en graine, droit vers la lumière.

La salle des broyeurs, au sol recouvert de simples carreaux de terre cuite, aux murs blancs barrés de poutres noires, tient tout l'étage là-haut. Deux fenêtres donnent sur le fleuve, une sur le pont. Que ces fenêtres soient ouvertes ou

non, dépendant de ce qu'on y broie, une vague de sueur, de sons rythmés, circulaires ou tranchants, sourds ou éclatants, vous cueillera au passage du seuil. C'est ce choc d'odeur, de sons et de couleur que Marguerite vient chercher ici tous sens ouverts.

La mère ne s'est pas trompée, la petite est encore arrivée là. Elle est accroupie à l'entrée comme c'est sa manie, dos au mur, ses bras enserrant ses genoux. « Vas-tu laisser les hommes travailler ! Retourne auprès de ton frère ! »

Les médecins et le parrain de Marguerite, apothicaire, entourent Jacquot de tous les soins imaginables. Onguents, massages, saignées, diètes. Rien n'y fait. Les crises restent fréquentes. La mère prie. Elle s'impose, par vagues, des cures de prières sévères où elle se relève la nuit. Les prières n'y font rien. Elle prend contact avec un chirurgien. Il est savant, dit-elle, au point d'extraire du cerveau de son fils la pierre de folie. Fait extraordinaire, le père, empêtré d'habitude entre l'autorité de son géniteur et les humeurs de son épouse, dit « non », un non si vert, que la mère recule. L'aïeul, le parrain poussent l'avantage, remportent l'assaut. Elle est dissuadée d'engager l'affaire, n'en parlera plus.

Jacquot aura bientôt sept ans quand, en dernier recours, la mère décide de partir en pèlerinage seule avec lui en Italie, près de Rome, à Terni.

Elle dit que là-bas saint Valentin entend mieux les prières. Il l'entendra, éloignera le mal de son fils. Ils seront partis « longtemps ». Longtemps comment ? Marguerite doit se débrouiller avec ça.

Le jour du départ, il faut trois adultes pour séparer les enfants. Sans crier, sans gémir, pires que siamois, ils restent agrippés l'un à l'autre, front contre front, yeux fermés, comme autrefois.

Tout le temps où son frère et sa mère sont absents, Marguerite passe ses journées à l'entrée de la salle des broyeurs, accroupie, dos au mur. Au matin, la petite s'habille et court rejoindre sa place. Un ouvrier lui lance une pomme. Elle la mange en souriant aux hommes. Ils rient, elle est si concentrée à les observer qu'elle n'entend pas les questions qu'ils lui font.

Marguerite se réveille au sortir d'un songe la tête sur un paletot, le corps recouvert de la fourrure de mouton bouclé de son père, et se rassoit. Elle se repaît jusqu'au soir de tout voir en blanc, rouge, bleu ou noir.

Son père vient la chercher. Il est l'heure de souper.

Cette nuit, il la gardera près de lui dans le grand lit, sinon elle pleure.

Deux mois passent. La mère et Jacquot reviennent.

Le petit garçon est bien plus nerveux qu'avant le pèlerinage.

La mère garde la chambre pendant trois jours, n'y est pour personne.

Quand elle en sort, elle a comme fait le deuil de son fils. Jacquot n'est plus Jacquot mais un autre. Elle n'est pas devenue méchante avec lui, mais indifférente. Elle qui l'a tant couvé le laisse désormais aller à ce qu'il peut ou veut. Il aime Marguerite ? Qu'il aime Marguerite. Sauf qu'elle ordonne qu'ils ne dorment plus ensemble. Ils ont passé l'âge. Le petit garçon dormira désormais avec les apprentis dans la salle des broyeurs. C'est là que, le soir, ils étendent leurs paillasses.

Les maisons des petites gens sont couleur de bois, de pierre, de boue, de chaume, leurs mobiliers de terre cuite, d'étain, leurs habits d'étoffe non teinte ou si peu. Le Moyen Âge est friand de couleur vive autant que d'épice. La couleur est l'apanage de la nature, de nature divine, des Hommes qui en ont extrait les secrets et de ceux qui peuvent se les payer. Plus elle est vive, saturée, plus elle est enviable, enviée. Elle est la marque du puissant, de la cathédrale, du jour de fête et de procession avec ses étendards. L'absence de couleur est signe de pauvreté, d'insignifiance, d'inexistence, de mort. La couleur n'est pas l'extraordinaire de Marguerite, elle est l'air qu'elle respire pour tenir.

De tous les coins des terres connues, les pigments trouvent leur chemin jusqu'à la boutique du parrain de Marguerite, neveu de l'aïeul, l'apothicaire. Il tient boutique sur le Petit-Pont,

dans l'axe du *cardo maximus*, rive gauche. Plein sud. C'est vers l'apothicairerie du Petit-Pont, raconte et dessine Marguerite à Jacquot, couché sur sa paillasse, que convergent des processions de peintres et d'enlumineurs, comme convergent vers le point d'eau, poussés par la même nécessité, les zèbres, les gazelles et les grands éléphants juste avant la tombée de la nuit. Jacquot veut une autre histoire, un autre dessin, encore une, encore un, de couleurs et d'animaux fabuleux, avant qu'elle parte.

Marguerite dort juste au-dessus, exactement au-dessus de là où Jacquot étend son matelas, à l'angle de la pièce. Par un trou pratiqué dans le plancher à côté de son lit et le truchement d'une cordelette de cuir, elle fait passer à son frère des dessins. Lui, attache à la cordelette des petits riens qu'il trouve, un éclat de sarmant de vigne calciné, de malachite, qu'il lui offre. Si, dans la nuit, il sent une crise venir, il tire sur la cordelette que Marguerite a nouée à son doigt.

Elle descend le retrouver dans le noir. Elle n'a pas peur.

Dans la nuit et le noir, il est devant, elle court vers lui.

En plein jour, dans la rue, c'est Jacquot qui se tient un pas derrière elle, content qu'elle marche devant lui.

Quand on le regarde, il désigne sa sœur, l'air de dire « Non, pas moi, regardez-la elle. » Il ne veut pas prendre sa place. Il a besoin d'elle, là où elle est. Il est un fils avorté, un petit mâle malade, elle est fille, droite. Une cordelette de cuir les unit, et leurs sorts emmêlés.

Marguerite a faussé compagnie à sa mère, elle court dans l'escalier à vis, pénètre dans la salle des broyeurs. Là, tandis qu'elle l'entend déjà monter et gronder à sa suite, elle se fige, a comme une *commocion* de voir, posé sur la plaque de porphyre noire, gros comme une noix de blanc de céruse.

Et cet autre jour, quand un peintre fait pour la première fois danser devant ses yeux dans la lumière une fiole remplie de pigments de lapis-lazuli.

Elle n'a pas besoin pour s'émouvoir qu'une couleur soit issue d'une pierre précieuse. Le bleu tiré d'une décoction de bleuets l'attendrit.

Comment faire tenir le monde entier dans le paysage d'un tableau ?

Petite, elle observe les scènes peintes par son père, son grand-père, son œil imagine l'au-delà

de la scène. Même une fresque, qui contiendrait le paysage de l'île de la Cité, Paris au-delà et ses environs, le tout capturé depuis le haut des tours de Notre-Dame, même cette fresque-là, grouillante de gens, tous différents, chacun allant à ses affaires, toutes différentes, dirait encore bien peu de la réalité de la vie, encore moins des rêves des hommes sur terre.

Marguerite croit tenir la solution. La couleur. C'est sa lubie, qu'une couleur dise plus du monde qu'un discours, qu'une peinture, même peinte par son aïeul. C'est son idée, une folie. La couleur, un point c'est tout. Dans la lumière de l'instant, le monde entier résolu.

Si de ses souvenirs d'enfant elle ne devait en garder qu'un, ce serait ce jour quand son œil a goûté à la pierre améthyste rouge. De petits ronds en volute, de volute en tourbillon, du bout de la spatule, l'ouvrier mélangeait le rouge hurlant de la pierre au blanc de plomb pur. La couleur, de marbrée se faisait plus tendre, plus rose, plus onctueuse à chaque tour de main. « Mais pourquoi tu pleures ?, avait demandé l'ouvrier qui recueillait la crème rose, une beauté, pour l'enfermer dans un pot, hein ? » Comme il raclait

maintenant le marbre, Marguerite murmura :
« Alors c'est fini ? C'était beau. »

Ses larmes n'avaient pas que le goût du beau, elles goûtaient autre chose de beaucoup moins rose, que la petite ne savait pas encore dire.

Marguerite se dépêche, accomplit la tâche que sa mère lui a commandé de faire, file son lot de laine, et disparaît. Les broyeurs s'amuse de l'ingéniosité de l'enfant, de sa ténacité. Il ne faut pas qu'ils laissent voir qu'ils s'en amusent, car, quand la maîtresse les surprend à se moquer de ses retours répétés et fulminants dans leur atelier, il fait vilain pour eux, et encore plus pour Marguerite, que la mère secoue fort avant de l'envoyer se faire gronder à l'atelier du père.

Être secouée et giflée, c'est le prix à payer, parce qu'au fond, c'est bien cela le but ultime de la petite, être envoyée à l'atelier des peintres.

Là, en fait de la gronder on l'assoit dans un coin et personne n'a plus à s'en plaindre. Elle observe travailler les maîtres que sont son père, enlumineur respecté, et son aïeul, génial celui-là. N'a-t-il pas peint le portrait du roi Louis XI ? Portrait que le roi a offert à un grand serviteur du royaume.

Quand on a parfaitement oublié sa présence, Marguerite se transporte dans le coin de l'atelier où peint son grand-père. Elle aime qu'il feigne de ne pas l'avoir vue. Elle peut l'observer tranquille. Étudier son profil pour le jour où elle le dessinera. Ses cheveux blancs bouclent sous le bonnet de feutre noir plaqué sur son crâne. Le nez est droit, à l'équerre. Les joues plates. Le menton rond, court. Il porte souvent des chausses rousses et une cotte écrue aux manches serrées sous une houppelande sans manche, pour être à son aise pour peindre. Elle est brochée sur sa poitrine d'une étoile d'or. Il dit que quand elle sera grande, si elle est sage, il lui fera faire une broche, la même.

Elle se tient debout derrière lui, à la droite du lutrin. Il peint. Elle l'observe manier le pinceau, poser la couleur, et les mains la démangent.

Parfois, bien qu'ayant feint de ne pas avoir noté qu'elle était là dans son dos, le grand-père parle à sa petite-fille en peignant. De tout autre chose que de peinture. Sa pensée le ramène au temps de son enfance, aux malheurs dont était alors accablé le royaume de France. Marguerite désire autant qu'elle redoute le récit des pillages des bandits bourguignons, armagnacs et anglais. L'aïeul peint en mots la noirceur du monde dans

lequel il a grandi, alors même que sous les yeux de Marguerite, tout en parlant, il enlumine le vélin de rouges, verts, or, bleus, enlumine des paysages et des gens, qui enchantent l'enfant.

« Les temps qui t'ont précédée, ma fille, étaient laids. Ceux qui avaient encore de quoi faire les coquets, se pavaner, mettaient leurs habits les plus sombres. Plus de voyages, plus de commerce, plus de récolte. On cachait tout ce qui brillait. On cachait tout ce qui vivait de peur d'attirer la mort, et les gens à demi nus erraient dans les rues. »

Marguerite a peur mais prend tout, les tableaux enlumines qu'il peint, comme ceux, terribles, qu'il évoque. Le plus affreux de ces tableaux, irrésistible, est celui du calvaire de la Pucelle. La petite fille demande à l'aïeul de redire tous les détails qu'il sait sur la manière dont Jeanne a vaincu, été vaincue, et brûlée à Rouen. Elle demande, il répond, ne se fait pas prier, n'épargne à l'enfant aucun détail, et même appuie les plus sordides. Jeanne, étouffée et rôtie, car un corps ne brûle pas. Il conclut immanquablement par : « As-tu bien entendu cette fois ma fille ? Alors va doucement. Et tiens-toi tranquille. »

Ce grand-père, dans l'atelier duquel se pressent les grands seigneurs, quand il ne se rend pas

lui-même à la Cour, entend jouir de sa notoriété et de son confort en paix, or avoir chez soi une fille qui regimbe, *est pire que puce dans sa chausse.*

Marguerite a compris. Elle sait bien qu'il faut se tenir tranquille. C'est pour cela qu'elle observe le monde sans trop s'y mêler, qu'elle en aspire par les yeux tout ce qu'il a de beauté, elle y puise des forces, pour mieux se défendre de toutes ses *ordures et boes.*

Comment pourrait-elle ne pas entendre les avertissements du grand-père, de la mère ? Comment pourrait-elle ignorer les cloches qui sonnent, qui rappellent à la prière et au jugement dernier. Comment pourrait-elle ne pas entendre la rumeur qui monte de la place de Grève, du lieu patibulaire où le bourreau remplit son office. Quand les clameurs montent, c'est qu'un membre est arraché, que le corps du pendu tressaute ou que le sang gicle. Elle connaît bien sa couleur. C'est la même qui coule derrière ses paupières scellées.

Les enfants de dix ans ont franc arbitre, pour ce Dieu a mis en eux dès cet âge raison et volonté. Et cette ferme volonté, Marguerite veut la faire connaître. À la veille de son dixième anniversaire, elle présente à son aïeul un premier dessin à la mine d'argent qu'elle a copié d'après une enluminure réalisée par son père. La Vierge et Jésus enfant y chevauchent un âne.

Le vieux maître fronce les sourcils, pèse la chose et finit par lâcher : « Continue. »

Marguerite apprend à dessiner sur une tablette de buis polie, nappée d'un mélange de poudre d'os blanchi au feu. Elle applique cette poudre avec son index, mouillé de salive. La surface à dessiner apprêtée, elle dessine à la pointe d'argent.

S'étant aguerrie sur la tablette de buis, elle s'exerce sur les chutes de parchemin qu'elle glane à l'atelier. Elle peaufine leur ponçage, les

nettoie bien, puis les saupoudre de poussière d'os.

Assise par terre dans un coin de la salle des broyeurs au milieu des relents de sueur, elle ombre un dessin au pinceau de poils d'écureuil, creuse les reliefs à l'encre légère, coupée d'eau pure. Elle peint les mollets des broyeurs tels qu'ils lui apparaissent de là où elle est assise. Ces mollets d'hommes font une forêt. Le plateau de la table, le ciel.

Elle avance bien, elle sourit à cette certitude, pas de ruser un peu, notamment avec sa mère, elle sourit d'être en chemin pour tout réconcilier.

La mère serre les livres dans une armoire dont elle garde toujours la clef passée dans la cordelière qu'elle porte à la ceinture. L'aïeul détient le double de cette clef. Il a dû concéder cette mainmise sur ses affaires et celles de son fils, car ces livres de recettes sur la fabrication des couleurs compilées par Jehan le Bègue ou Barthélémy l'Anglais, sont « leurs affaires », des ouvrages d'études, des outils de travail, que la mère n'aura jamais l'idée de consulter. Pourtant, de guerre lasse, elle en a la clef.

Quand la mère trouve Marguerite à rôder autour de son grand-père qui consulte tel ou tel ouvrage, lui se moquant au fond que la petite essaie de gober une information par-dessus son épaule, elle entre dans une rage ! Elle dispute l'enfant, « Écarte-toi, va, et contente-toi de ton psautier ! », exaspérant l'aïeul qui veut qu'on le laisse travailler ! « Quoi, cela ne vous fait rien

d'avoir cette indécente fille à respirer dans votre dos ! Les livres et le latin sont affaires d'hommes et de Dieu ! » s'exaspère la mère avec sa petite clef inutile qui gigote sur son ventre.

Marguerite use d'un *truq*. Pendant que sa mère la sermonne, soutenant son regard sans arrogance, en pensée, elle part, s'échappe, elle rêve, laisse dire, elle s'imagine vivre à Honfleur, une ville qu'a connue son parrain enfant et qu'il lui a décrite, avec ses maisons hautes au garde-à-vous autour de son petit port... un autre monde, si près de la mer. Si elle pouvait, devait vivre ailleurs que sur le pont Notre-Dame, c'est là-bas qu'elle aimerait vivre, là où la Seine qui passe sous elle à cet instant même se jette dans la mer.

Son parrain, apothicaire, s'étonne que Marguerite veuille avec tant d'insistance qu'il lui décrive la mer. La plupart des gens ne veulent rien en savoir, rien que l'idée d'elle les sidère. C'est un autre monde, qui n'est propre qu'à recevoir les tempêtes, marque du courroux de Dieu, un courroux dont seuls les Hommes, ses créatures, peuvent être la cause. Qui voudrait aller au-devant du châtiment ? Redoutable la mer ? Bien moins que le bûcher de la Pucelle échaffaudé de main d'homme.

Elle veut que son parrain lui redise la couleur de l'eau du port quand elle rencontre celle du fleuve, celle du fleuve quand elle rencontre la mer, leurs eaux brunes, vertes, bleues et blanches mêlées sous le ciel comme un miroir. Elle se fait peindre ce tableau bien régulièrement, presque aussi souvent qu'elle se rend à l'apothicairerie.

L'apothicairerie est l'autre maison de Marguerite, s'y rendre son plaisir. Pas seulement à cause des dragées, des éclats de sucre blanc tombés d'un cône de Venise que le parrain glisse dans son aumônière. Tout enfant, elle aime déjà y prêter sa petite main forte, s'asseoir près du feu, touiller dans les chaudrons les racines mises à bouillir, ou bien piler la craie, l'os de seiche, l'alun, tendres. Après qu'on a bien broyé ces matières, la poudre obtenue est mélangée à une décoction de tiges de gaude. Ainsi naît le jaune. Un jaune clair, acide, qui renvoie Marguerite à la couleur du soleil, du citron, à ces tranches de citrons confits gorgés de sucre que son parrain ne manque jamais de lui offrir, et dont elle emporte un lot pour Jacquot.

« Jacquot t'attend je sais, tiens prends aussi cette pierre de vert-montagne. Je te la donne. »

Marguerite met dans sa poche la petite pierre de malachite que son parrain vient de lui offrir.

Quand sa mère la laisse en paix, Marguerite s'assoit à la lumière, prend la pierre dans sa main et lui parle. Elle parle au vert, l'interroge. « D'où tu viens toi ? On dit que tu n'es pas constant, que tu n'en fais qu'à ta tête, que tu sois caché dans la feuille ou le caillou. Moi de fausser compagnie, je n'ai pas le choix, mais toi que crains-tu ? Hors la Cité de Paris, on dit que tu es partout sur les champs et les forêts. Je ne crois pas que tu sois capricieux, je crois que c'est nous, créatures de Dieu, qui ne savons pas y faire avec toi. J'apprendrai quand je serai grande à te dompter, moi. »

Mais sa mère revient, vite elle cache la pierre.

La mère envoie Marguerite à l'école du couvent. Trois semaines plus tard, la petite tombe malade. On la ramène à la maison sur le pont Notre-Dame. Son parrain la veille chaque nuit pendant la première semaine. Elle restera au lit encore tout un mois.

Son père, pour l'occuper le temps de la convalescence, lui apporte de quoi dessiner, et un abécé.

Remise, Marguerite sait lire.

Le père dit à la mère : « Mais pourquoi la renvoyer au couvent alors ? »

La mère répond que sa fille sache lire est bien le cadet de ses soucis, le couvent lui apprendra des choses autrement plus nécessaires, notamment à se soumettre. « Et pourquoi celle-ci y couperait-elle quand sa mère n'y a rien pu faire ? Au couvent. »

Marguerite y retombe malade, toux, petite fièvre certes mais constante, plaques rouges

enflammées aux coudes et sur le cou, yeux qui brûlent, mélancolie. Intolérance à l'environnement physique du couvent, à l'humidité des murs ? Intolérance à la vie collective ? Aux nonnes ? L'éloignement d'avec Jacquot ? Marguerite ne sait pas dire. De retour à la maison, le temps de cette convalescence-là, elle apprend à écrire, équipée de son seul abécé et de son psautier. Certaines prières y sont écrites en latin, d'autres en français de Paris. Elle se montre en tout bien sage et obéissante, fait ses prières, se signe large, et récite bien fort pour que sa mère entende, « A Alpha, B Beatus, C Creator, D Deus, E Eternitas... »

Elle ne retournera pas au couvent. La mère se rend. Jacquot rompt avec cette drôle d'habitude qu'il a prise depuis que sa sœur est malade de faire le guet, assis au pied de son lit. Rassuré, il s'allonge sans prévenir et dort. Le père le couvre de la fourrure de mouton bouclé, dit qu'il dormira au pied de sa sœur cette nuit encore.

Marguerite ne grandira pas dans l'intimité des femmes. De femme, elle ne connaîtra longtemps que sa mère. Il se trouve qu'elle n'a pas de petite voisine de son âge, en tout cas pas de son tempérament. C'est pourtant le portrait d'une fille, qui aide chez eux à la cuisine, que Marguerite, à l'âge de douze ans, présente à son grand-père.

L'aïeul l'avait autorisée à utiliser des vieux fonds de couleur quelques jours plus tôt. Il observe longtemps le portrait coloré que lui a remis Marguerite, puis lui demande de le suivre à l'atelier.

Il veut qu'elle dessine sur-le-champ la vue qu'elle a depuis la fenêtre qui donne sur la dernière maison du pont Notre-Dame, de l'autre côté de la rue, là où le ciel s'ouvre.

Elle dessine ce qu'elle voit. Son grand-père est debout derrière elle. Les nuages cachent, dévoilent le soleil, l'aïeul rit, mais Marguerite ne

se laisse pas distraire, ni par lui, ni par le soleil.
La lumière est capricieuse ? Son dessin le dira.

Son grand-père lui fait apporter quelques
fonds de couleur, des pinceaux.

« Va. »

Marguerite a terminé son dessin.

Le maître enlumineur saisit le papier.

Le père de Marguerite, intrigué, les rejoint.
L'aïeul, devant son fils et tous les peintres de
l'atelier, apprentis, maîtres, brandit l'esquisse du
bout du pont, vante ce que la petite jeune fille a
accompli avec ces quelques restes de couleurs,
dilués ou soutenus comme il faut, vante la har-
diesse du dessin, qui est une qualité déroutante
chez une femme, non pas de bien dessiner, mais
la hardiesse. Il déclare à son fils que leur atelier
vivra, qu'il se voit comme un homme dans le
désert qui a eu grand-soif, et qui enfin boit.